

Chair de poule

LE LOUP-GAROU DU MARAIS

R.L. STINE

Texte français de Jean-Baptiste Médina

Éditions

 **SCHOLASTIC**

Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives Canada

Stine, R. L.
[Werewolf of Fever Swamp. Français]
Le loup-garou du marais / R.L. Stine ; texte français
de Jean-Baptiste Médina.

(Chair de poule)
Traduction de : The werewolf of Fever Swamp.
Publié à l'origine sous le titre : Sous-sol interdit. Paris : Bayard poche, 1996.
ISBN 978-1-4431-5355-3 (couverture souple)

I. Titre. II. Titre : Werewolf of Fever Swamp. Français
III. Collection : Stine, R. L. Chair de poule.

PZ23.S85Lou 2016 j813'.54 C2015-908567-5

Copyright © Scholastic Inc., 1993.

Copyright © Bayard Éditions, 1996, pour le texte français.

Copyright © Éditions Scholastic, 2016, pour la version canadienne-française.
Tous droits réservés.

Il est interdit de reproduire, d'enregistrer ou de diffuser, en tout ou en partie, le présent ouvrage par quelque procédé que ce soit, électronique, mécanique, photographique, sonore, magnétique ou autre, sans avoir obtenu au préalable l'autorisation écrite de l'éditeur. Pour toute information concernant les droits, s'adresser à Scholastic Inc., 557 Broadway, New York, NY 10012, É.-U.

Édition publiée par les Éditions Scholastic,
604, rue King Ouest, Toronto (Ontario) M5V 1E1

5 4 3 2 1 Imprimé au Canada 139 16 17 18 19 20

Ce livre est une œuvre de fiction. Les noms, personnages, lieux et incidents mentionnés sont le fruit de l'imagination de l'auteur ou utilisés à titre fictif.

Toute ressemblance avec des personnes, vivantes ou non, ou avec des événements ou des lieux réels est purement fortuite.

Illustrations de la couverture : Brandon Dorman





Nous avons déménagé en Floride pendant les vacances de Noël. Une semaine après notre arrivée, j'ai commencé à entendre de terrifiants hurlements nocturnes.

Nuit après nuit, je me réveillais en sursaut. Je me dressais dans mon lit et je retenais mon souffle, serrant mes bras contre ma poitrine pour m'empêcher de trembler. Par la fenêtre de ma chambre, je regardais la pleine lune couleur de craie. Et j'écoutais. *Quelle créature pouvait pousser des cris pareils? Et où se trouvait-elle?*

J'avais l'impression qu'elle se tenait juste sous ma fenêtre.

Les hurlements montaient et descendaient comme la sirène d'une voiture de police. Ils n'exprimaient ni douleur ni tristesse; ils étaient plutôt furieux et menaçants.

Ils semblaient donner un avertissement. *Ne vous approchez pas du marécage. Vous n'êtes pas d'ici.*

Quand nous avons emménagé dans notre nouvelle maison, j'avais hâte d'explorer les environs. Derrière la maison s'étalait une vaste pelouse au bout de laquelle on apercevait un marécage. Le premier jour, je m'étais planté au fond du jardin, armé des jumelles que papa m'avait offertes pour mon douzième anniversaire, afin d'observer le paysage.

Je voyais au loin des arbres aux minces troncs blancs gracieusement penchés les uns sur les autres. Leurs longues branches feuillues formaient comme une toiture qui projetait de l'ombre sur le sol. Derrière moi, les cerfs allaient et venaient, maladroitement, dans leur enclos grillagé. Je les entendais piétiner le sol sablonneux et frotter leurs bois contre le grillage.

Les cerfs étaient la raison de notre déménagement en Floride.

Je dois préciser que mon père, Michel Tucker, est un scientifique. Il fait de la recherche pour l'université du Vermont à Burlington.

Papa a fait venir les cerfs (six en tout) d'un pays d'Amérique du Sud. On les appelle des blastocères (*blastocerus dichotomus*, pour les savants). Ce ne sont pas des cerfs normaux. Je veux dire par là

qu'ils ne ressemblent pas à Bambi. D'abord, leur pelage est très rouge, il ne vire au brun qu'en hiver. Et leurs sabots sont vraiment énormes, comme palmés. Pour mieux marcher sur un sol détrempé et spongieux, je suppose.

Papa veut savoir si ces cerfs d'Amérique du Sud peuvent s'acclimater en Floride. Il a l'intention de fixer sur eux de petits émetteurs radio et de les relâcher dans les marais. Les émetteurs permettront de suivre leur trace et de voir comment ils se débrouillent.

Quand il nous a dit à Burlington que nous allions habiter la Floride à cause des cerfs, nous étions tous complètement sidérés. Nous ne voulions pas partir. Ma sœur, Émilie, a pleuré pendant des jours. Elle a seize ans, et elle ne voulait pas changer d'école pour sa dernière année au secondaire. Et moi, je ne voulais pas perdre mes amis.

Mais maman s'est vite rangée du côté de papa. Maman est une scientifique, elle aussi. Papa et elle travaillent souvent ensemble sur des tas de projets. Alors, bien sûr, elle était d'accord avec lui.

Et tous deux ont réussi à nous persuader, Émilie et moi, que c'était la chance de notre vie, que ça allait être vraiment excitant. Une aventure que nous n'oublierions jamais.

Voilà pourquoi nous vivons à présent dans une petite maison blanche, genre bungalow, entourée

de cinq ou six autres maisons blanches identiques; avec des cerfs d'allure bizarre enfermés dans un enclos, et un marécage sans fin qui s'étendait au-delà de notre « jardin », plat et verdoyant.

Ce matin-là, j'étais donc en train d'examiner le paysage avec mes jumelles quand je laissai échapper une exclamation.

Mon regard venait de rencontrer un œil noir et rond qui semblait me dévisager avec curiosité.

J'écartai mes jumelles et scrutai le marécage. À quelques mètres, il y avait un gros oiseau blanc posé sur deux longues pattes osseuses.

— C'est une grue, dit ma sœur juste derrière moi.

Je ne m'étais pas rendu compte de la présence d'Émilie. Elle portait un tee-shirt blanc et un short rouge. Ma sœur est grande, mince et très blonde. Elle a elle-même des allures d'échassier.

L'oiseau se détourna et s'éloigna d'un pas saccadé à travers les marais.

— Suivons-la, proposai-je.

Émilie prit son air excédé, une expression qu'elle affichait souvent depuis notre arrivée.

— Tu plaisantes? Il fait trop chaud.

— Viens! insistai-je en tirant sur son bras. On va se balader dans le voisinage.

— Émilie, va donc te promener avec Grégory, intervint papa. Tu n'as rien d'autre à faire.

Je me retournai. Il était dans l'enclos aux cerfs, un carnet à la main, et il se déplaçait d'un animal à l'autre en prenant des notes.

— Mais, papa... commença Émilie.

— Je te dis d'y aller, ordonna-t-il. Ce sera toujours mieux que de traîner à ne rien faire et de te chamailler avec ton frère.

Émilie capitula.

— Oh, d'accord, soupira-t-elle en remontant de nouveau les lunettes qui ne cessaient de lui retomber sur le nez. Seulement, Grégory, je te préviens...

— Chouette!

Sans lui laisser le temps de finir sa phrase, je la pris par la main et l'entraînai. J'étais très excité à l'idée de m'aventurer pour la première fois dans un vrai marécage. Émilie me suivit en faisant une moue contrariée.

— J'ai comme un mauvais pressentiment, marmonna-t-elle.

— Bof! rétorquai-je avec un haussement d'épaules. Que pourrait-il nous arriver?